

Gabrielle Wittkop  
Ou la petite fille de Donatien

par Félicie Dubois

“ Je me suis toujours sentie différente des autres... et quelque fois différente de moi-même. ” Française vivant en Allemagne, aujourd’hui âgée de 80 ans, l’écrivaine Gabrielle Wittkop exprime à travers ses œuvres sa conception singulière de la vie et même une forme de “ nécrophilie ” littéraire. Témoignage d’une rencontre à Paris à l’occasion de la sortie de deux nouveaux livres.

### **Présentation ; premières impressions** **Orages et pulsions.**

Gabrielle Wittkop est née à Nantes en 1920. Élevée par un père libre-penseur, elle commence à écrire à l’âge de huit ans sous l’égide de son unique maître : Donatien Alphonse François marquis de Sade. Quelques années plus tard, à Paris, elle cache un déserteur de l’armée allemande - Justus Frantz Wittkop, essayiste homosexuel de vingt-deux ans son aîné - qu’elle épousera en 1946, à Bad Homburg (la ville du “ Joueur ” de Dostoïevski), et avec qui elle vivra *un mariage d’affection* pendant quarante ans. Atteint de la maladie de Parkinson, Justus *s’est ôté la vie* ; Gabrielle évoquera l’épilogue dans *Hemlock*.

Ancienne journaliste culturelle au *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, Gabrielle Wittkop est entrée en littérature en 1972 avec un texte à ne pas mettre entre toutes les mains : *Le nécrophile*. Au terme d’une trop longue absence, elle revient sur la scène littéraire avec trois nouveaux textes (dont un inédit), *des livres noirs chargés de mort, de poison et de tourments gothiques*, au style raffiné et érudit.

Comment ne pas avoir le trac de rencontrer celle qui me confiera, quelques heures plus tard : “ Je n’aime pas le contact humain ” ?

J’arrive en avance, Gabrielle est ponctuelle. Elle me rejoint dans le hall de l’hôtel - souriante et déjà bavarde -, propose de s’installer au bar. Un laveur de carreau emporte ses éponges, Madame Charlotte prend notre commande. “ Que buvez-vous ? ” me demande Gabrielle ; “ La même chose que vous ” répons-je, d’excellente humeur. Dès la première seconde, cette femme m’est sympathique. Si la lecture de ses livres m’enivre voluptueusement, sa conversation me réjouit. Gabrielle Wittkop, quatre-vingts ans, est un personnage unique, atypique. Une figure extrême, romantique et perverse à souhaits, charmante et adorable. Un monstre.

Que les lectrices de *Lunes* pardonnent à cet esprit libre – féroce mais jamais méchant - d’avouer, sans détour, son antipathie pour les femmes en général et les féministes en particulier. Qu’elles veuillent bien écouter un instant cette soliste, à la voix aussi élégante que ténébreuse, qui sonne parfois douloureusement aux oreilles de certaines. (Sur le plateau de Bernard Pivot, Françoise Giroud – effarouchée - s’est adressée à sa consœur en ces termes : “ Après vous avoir écouté, je sais pourquoi vous me faites peur. ”)

J’ai tenté de restituer – en conservant les silences, interruptions, associations d’idées - l’enthousiasme ravi qui jaillit d’une conversation avec cette femme, tout droit sortie du XVIII<sup>e</sup> siècle, auteur – sans “ e ”, puisque la tigresse dénonce d’un feulement poli, à l’instar de Annie Lebrun, toute tendance à la *femmellitude* – qui clame, la mine réjouie : “ Je suis un homme heureux ! ”

Paris, Hôtel Lennox, février 2001 ; embarquement porte S comme soufre, Sade, saphique.

*Le nécrophile*

## Une odeur de bombyx.

G.W. : – C'est un texte important dans l'ensemble de mon travail. Je l'ai écrit comme sous une poussée intérieure, comme sous la dictée... Je l'ai écrit très vite, en un mois à peine, il y a déjà fort longtemps. Il est paru pour la première fois chez Régine Deforges, en 1972. Il fallait beaucoup de courage, à cette époque, et elle avait ce courage. Je n'ai pas voulu provoquer - je ne le veux jamais - j'ai voulu faire quelque chose de nouveau. J'ai offert ce livre à Christopher, C., je voulais lui faire un cadeau, car cet homme a été, en quelque sorte, le catalyseur de mon travail littéraire. Avant, j'avais écrit des nouvelles qui n'étaient pas bonnes et je me consacrais à des études d'Histoire culturelle.

F.D. : Vous avez fait un ouvrage sur l'Histoire des modes européennes, notamment...

G.W. : – C'est cela, oui, en allemand. Et sur Hoffmann, E.T.A. Hoffmann. Je précise toujours E.T.A. car des Hoffmann, il y en a trois pages dans l'annuaire téléphonique.

F.D. : L'auteur de *Sœur Monika*...

G.W. : – C'est ce que je pense moi aussi, mais certains attribuent ce texte à d'autres.

F.D. : Dans son journal, le nécrophile se souvient de sa découverte du plaisir sexuel, l'année de ses huit ans. Seul dans sa chambre, l'enfant s'ennuie. Pour se distraire, il joue avec cette *chose chaude et douce* qui, à son grand étonnement, réagit à ses caresses avec une volupté inconnue jusqu'alors. Soudain, sa grand-mère l'interrompt pour lui annoncer la mort de sa mère :

*Grand-mère sanglotait. "Embrasse ta maman encore une fois", me dit-elle en me poussant vers le lit. Je me haussai vers cette femme merveilleuse allongée parmi la blancheur du linge. Je posai mes lèvres sur son visage de cire, je serrai ses épaules dans mes petits bras, je respirai son odeur enivrante. C'était celle des bombyx que le professeur d'histoire naturelle nous avait distribués à l'école et que j'élevais dans une boîte de carton. Cette odeur fine, sèche, musquée, de feuilles, de larves et de pierres, sortait des lèvres de maman, elle était déjà répandue dans sa chevelure comme un parfum. Et soudain, la volupté interrompue ressaisit ma chair enfantine avec une brusquerie déconcertante. Pressé contre la hanche de maman, je me sentis parcouru d'une commotion délicieuse, tandis que je m'épanchais pour la première fois.*

Point n'est besoin d'être versé dans la psychanalyse pour suggérer que cet événement traumatisant est à l'origine de la pathologie future de votre héros...

G.W. : – J'ai commis une grande faute sur le plan médical. J'ai écrit qu'il s'épanchait pour la première fois. Or, s'il peut éprouver un plaisir sexuel très vif, il n'y a pas d'éjaculation à cet âge. Il faut une certaine maturité des glandes.

F.D. : L'épisode littéraire est-il - en partie - autobiographique ?

G.W. : – Non, absolument pas. En revanche, j'ai toujours été fascinée par la mort. J'ai eu le privilège d'avoir une enfance solitaire et lorsque, au cours de mes promenades, je tombais sur un squelette d'oiseau ou un cadavre de chat, je me demandais toujours "qu'est-ce que la mort ?" Nous ne savons pas ce qu'est la mort, nous savons ce qu'elle n'est pas.

F.D. : Votre enfance semble faire écho à celle de Marguerite Yourcenar : une mère mal aimante et absente (*Ma mère semblait effacée comme à la gomme et sa présence même laissait un vide*), un père libre-penseur qui vous initie à la lecture...

G.W. : – Je n'étais pas une enfant, j'étais un petit monstre.

F.D. : L'élégance virile de votre style et une misogynie non-dissimulée vous rapprochent de l'académicienne tandis que son sens du sacré, sa perpétuelle quête spirituelle, semble vous en éloigner.

G.W. : – Pour moi, la question est réglée. On peut dire que c'est simpliste de ma part, mais il s'agit de se sentir bien, n'est-ce pas ? D'être bien dans sa peau. Or, puisque le système des philosophes matérialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle me convient, pourquoi chercher ailleurs ?

F.D. : N'avez-vous jamais cru en Dieu ?

G.W. : – Mon père m’a raconté l’anecdote suivante : “ Une fois, je t’ai surprise en tes dévotions. Tu étais astrolâtre. Tu adorais la lune, tu te prosternais sur la terrasse en faisant “Oh ! Oh !” Je me suis dit, elle en est à sa phase paléontologique et, de peur que tu te refroidisses, j’ai mis une couverture sur toi sans te troubler dans tes dévotions. ” Pourquoi votre revue s’appelle-t-elle *Lunes* ?

F.D. : La lune symbolise le principe féminin, la périodicité, le renouvellement... *Lunes* s’intéresse aux femmes. Cela semble vous contrarier...

G.W. : – Oui, un peu. Ça me tarabuste.

F.D. : Vous n’aimez pas les femmes ?

G.W. : – Je suis comme Ottavia Lanzi, je n’en aime que l’épiderme.

[Un ange (déchu) passe.]

F.D. : Vous écrivez : *Il y a pureté chaque fois qu’un nouveau seuil est franchi*. Idée que vous reprenez dans *La mort de C. : Franchir un seuil est un acte de pureté*. Pouvez-vous développer ?

G.W. : – Je crois personnellement que... je pense - je ne crois rien – que, quand nous mourons, la conscience individuelle est totalement abolie du fait de la destruction du cerveau. Le cerveau... c’est le plus grand mystère qui ait jamais existé. Comment le concret peut-il donner naissance à l’abstrait ? Comment une pensée peut-elle être générée par une masse de chair ? Les cendres jetées à la mer - comme à la fin de *La mort de C.* - peuvent devenir une belle perle... Oui, il y a un seuil. Les Égyptiens considéraient la mort comme une porte, un passage.

F.D. : Pensez-vous que l’on puisse, de son vivant, franchir des seuils, muter en profondeur, où bien la mort est-elle l’unique transformation ?

G.W. : – Il peut certainement se produire, sur le plan psychique, des changements profonds dans un être. Un phénomène qui ne me concerne pas, mais qui existe, est l’apparition soudaine de la foi qui vient, comme chez Paulus, ou qui disparaît comme chez James Joyce. Avez-vous lu *Portrait de l’artiste en jeune homme* ? Souvenez-vous... quand il voit cette jolie fille sur la grève... elle est là, comme un grand oiseau avec ses jupes troussées, la beauté du monde... Et il perd la foi. Vous l’aimez, Joyce... C’est un des plus grands. Avec Proust. Et plus tard, Genet.

[Silence, respect.]

F.D. : Comment voulez-vous mourir ?

G.W. : – Je ne voudrais pas être assassinée ni écrasée par un chauffard.

F.D. : Tel Denis, à la fin du *Puritan passionné*...

G.W. : – Oui, quelle ironie ! Je ne sais pas si je mourrais de ma propre main, si c’est nécessaire... J’aimerais bien mourir dans mon lit, dans mes draps.

*La mort de C.*

### **L’ineffable instant du sacrifice.**

F.D. : Vous écrivez : *Toute éventualité étant incessamment renouvelable selon le principe de la multiplication géométrique, chaque événement est variable à l’infini. Les combinaisons, adaptations et ajustements naissent les uns des autres comme les palmes des palmes, les feux d’artifice cellulaires, les explosions de galaxies inconnues et qui peut-être sont : l’Éternité.*

Si je qualifie votre œuvre en général, et *La mort de C.* en particulier, de “ quantique ”, de littérature à l’esthétique quantique, que me répondez-vous ?

G.W. : – Kantique, de Kant ?

F.D. : Non, de *quanta*. La théorie quantique est une révolution scientifique, apparue au début du vingtième siècle en physique et en astrophysique, qui a brisé l’édifice échafaudé par la science classique en osant envisager, de façon a-rationnel, le problème de l’existence de l’esprit et/ou de la matière.

G.W. : – Je suis peu qualifiée pour vous répondre car, en ce qui concerne la physique, je suis presque

aussi ignorante qu'en ce qui concerne la mécanique.

F.D. : Eh bien, figurez-vous que vous formulez, littérairement, certains principes de la théorie quantique.

G.W. : – Le fait d'avoir menée une vie solitaire a fait de moi un génie. Un génie, c'est un monstre, et le monstre n'est pas sociable...

F.D. : Vous êtes comme un tigre solitaire errant dans une forêt marécageuse...

G.W. : – Je suis une bête solitaire et, de même que le tigre doit se débrouiller dans les forêts marécageuses, l'homme solitaire doit se débrouiller dans la jungle des idées. Et c'est bon, ça !

F.D. : Arrivez-vous parfois à être rassasiée ?

G.W. : – Mentalement ?

F.D. : Oui.

G.W. : – Fatiguée, souvent. Il m'arrive d'être fatiguée mentalement. Alors là, j'ai une grande puissance de sommeil. Et c'est ce qui m'a tenue, jusqu'à présent, à peu près *all right*. Je dors énormément. C'est une "régénérescence", à chaque fois. Le matin, je suis fraîche comme la rose. Je me lève à cinq heures.

F.D. : Vous travaillez le matin ?

G.W. : – Ah non ! L'après-midi. Le matin est consacré aux tâches triviales pour lesquelles j'ai besoin de beaucoup d'énergie. Mais il faut le faire... j'aime la propreté, j'aime l'ordre. Et puis il y a la banque, la poste, les médecins... J'ai la chance d'avoir un appartement silencieux qui s'ouvre sur un fragment de l'ancien parc des Rothschild. Je n'entends que ma propre respiration. Je travaille jusqu'à sept heures moins dix alors, comme un fonctionnaire, je plie bagage et je commence à lire jusqu'à minuit. J'ai un rythme monacal. Quand je ne lis pas, la soirée est consacrée aux amis. J'ai un culte de l'amitié extrêmement fort. J'ai des amitiés de plus de vingt-cinq ans... nous nous vouvoyons toujours.

F.D. : Des amis allemands ou français ?

G.W. : – Allemands. Depuis décembre, depuis que l'on me connaît, des gens très sympathiques s'approchent de moi... Je vous en prie, puisez dans ces...

F.D. : Merci, mais je préfère les olives.

[Interruption de Madame Charlotte qui dépose deux verres de vin blanc sur la table basse.]

F.D. : En évoquant les propos de C., vous rapportez cette phrase "*Ceux-là seuls sont morts qui n'ont rien laissé*" Parlez-moi de la trace... comment – et pourquoi – laisser une trace de soi quand on revendique, comme vous le faites sans cesse, sa haine de la génération ?

G.W. : – Seule la trace intellectuelle compte.

F.D. : Vous écrivez également : *La vie de C. n'a pas d'autre sens que celui qu'elle acquiert par la mort, dans la mort*. Pensez-vous que votre existence n'aura pas d'autre sens que celui qu'elle acquerra par la mort, dans la mort ?

G.W. : – Oui, c'est la *summa*. Faire le point. J'aimerais bien avoir quelques minutes avant de mourir pour faire la *summa*. Mais j'ai déjà commencé à établir la somme algébrique des acquis et des manques.

F.D. : N'est-ce pas un peu ce que l'on fait en écrivant ?

G.W. : – Oui, bien sûr.

F.D. : C'est peut-être ça aussi, la trace...

G.W. : – Oui, une trace provisoire.

F.D. : Provisoire, oui... Tandis que la mort, elle, est définitive.

G.W. : – Voilà.

F.D. : *La mort de C.* est un texte magnifique, celui que vous préférez, je crois...

G.W. : – Il me va sous la peau... J'ai fait une lecture, il y a dix jours, à Francfort ... j'avais une boule dans la gorge et les larmes aux yeux.

F.D. : Ce texte nous laisse dans un état de plénitude... proche de l'anéantissement. L'âme reste suspendue où vous avez voulu la laisser...

G.W. : – C'est un *suspens*, au fond... Avez-vous vu l'émission " Bouillon de Culture " ? Bernard Pivot m'a demandé pourquoi je revenais sans cesse sur le coup de couteau... mais parce que c'est la seule certitude que nous ayons ! Je suis allée en Inde, après la mort de Christopher, et les médecins m'ont dit qu'on aurait pu le sauver...

F.D. : Si le couteau n'avait pas été tourné et retourné dans la plaie.

G.W. : – Et ça, c'est le point crucial !

F.D. : C'est ce qui fait basculer C...

G.W. : – C'est le point déterminant, et c'est pourquoi ça revient comme leitmotiv.

F.D. : Je m'attarderai plus longuement sur un ouvrage fragmenté, et pourtant d'une vigoureuse cohérence, *Le puritain passionné*.

G.W. : – Je vous en prie, Felicita.

*Le puritain passionné*

**Qu'avais-je attendu ? ... Rien en somme et c'était encore trop.**

F.D. : Vous affirmez que vous n'avez pas foi en Dieu, mais je lis dans *Le puritain passionné* une formidable anamorphose de la Révélation chrétienne. Votre texte éclaire le mystère de l'incarnation en renvoyant l'image inversée de la transsubstantiation : Mathieu mange le pain, la dent du tigre dévore la chair et Blanche se repaît de l'hostie... Il faut être croyant pour trouver du goût au sacrilège ! Seriez-vous une mystique athée ?

G.W. : – Non, pas du tout. Les mystiques athées sont, par exemple, les marxistes que je déteste. Le marxisme est une religion sans Dieu, mais c'est une religion.

F.D. : Matérialiste.

G.W. : – Un matérialisme perverti, attention. Un matérialisme prêt au sacrifice : vivez mal, bouffez mal, habillez-vous de bouts de chiffons et vos enfants vivront bien !

F.D. : Les lendemains qui chantent sont une promesse de paradis dans l'au-delà du ciel ou de l'Histoire !

G.W. : – Tous les marxistes que j'ai connus étaient des bourgeois et d'affreux puritains. Par contre, les anarchistes dont j'ai fait la connaissance appartenaient à des milieux radicalement opposés : les uns étaient des ouvriers non spécialisés, les autres venaient de la très haute société russe. Tous avaient quelque chose en commun : une immense générosité de cœur. Une noblesse de cœur que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Le véritable anarchisme est basé sur une utopie : l'homme est bon, il est si bon qu'il n'a pas besoin de police, d'armée, etc. Les gens qui y croyaient jugeaient cela d'après eux-mêmes : ils étaient bons ! Et c'est une erreur... Une erreur que l'on trouve déjà chez Montaigne quand il affirme : je connais les hommes si je me connais moi-même. Oh mais non ! Quand on pense que Montaigne a écrit ça à l'époque des guerres de religion alors qu'il a été témoin d'horreurs épouvantables jusque dans son château !

F.D. : Faites-vous confiance à l'humanité ?

G.W. : – Non, absolument pas. Le singe nu est en train de scier la branche sur laquelle il est assis. Ça ne va pas durer longtemps. Moi, je m'en moque. Mais continuez à faire des enfants ! Vous n'avez pas d'enfant ?

F.D. : Non, je suis au service de trois chats.

G.W. : – Ah ! Comme c'est sympathique ! J'adore les animaux. Autant je déteste les enfants et les poupées... Les poupées, je leur crevais les yeux quand j'étais petite et je les piétinais. Mais les animaux, je les serrais sur mon cœur. C'est pourquoi je m'abstiens de viande. Mais vous allez frémir quand je vais vous dire que... je suis une fétichiste des fourrures.

F.D. : Vous n'ignorez pourtant pas comment...

G.W. : – Oh ! Mais je culpabilise d'une façon épouvantable ! Je culpabilise d'une façon atroce mais que voulez-vous, le fétichisme implique toujours une douleur. Chez moi, c'est la douleur de la culpabilisation.

F.D. : Vous m'enlevez les mots de la plume lorsque vous écrivez : *Pour moi, je ne me suis jamais ressemblé. Je veux dire que je suis un corps étranger, au vrai sens du mot, au double, au multiple sens du mot.* Quelles émotions, quels sentiments, quels songes, enfin, vous ont inspiré ces deux phrases ?

G.W. : – Je me suis toujours sentie différente des autres. Et non seulement différente des autres, mais quelques fois différente de moi-même. Comme dit Rimbaud, *Je est un autre.* C'est une clef qui n'ouvre aucune porte. Sauf celle de la mort. Peut-être alors saura-t-on quelque chose...

F.D. : Elle est là, la curiosité...

G.W. : – Elle est là, bien sûre ! Sans curiosité, la vie serait invivable et même impensable.

F.D. : Vous écrivez : *Jamais la chimère ne nous vient par la porte des libertés.* Pouvez-vous développer ?

G.W. : – La chimère c'est l'impossible, le fantasme, l'imagination. Elle naît de l'interdit moral ou physique, en ce qui me concerne.

F.D. : Je vous cite : *Toutes les amours – lignes qui fuient, qui fuient - sont parallèles de ne devoir se rencontrer jamais.* J'ai peur de comprendre... voulez-vous m'expliquer ?

G.W. : – Chaque être a cette nostalgie de l'amour partagé en égale mesure, mais ça n'existe pas. Ou alors, il n'y a que Dieu... Ou rien !

F.D. : Mathieu étant le personnage inventé par Denis, le puritain passionné, vous envisagez la mise en abîme subséquente : *si Mathieu – qui ne le peut pas - écrivait à son tour le roman ou le journal d'un homme composant lui-même l'histoire d'un autre personnage qui fût l'auteur du héros suivant, il n'y aurait pas de raison logique que la chaîne ne s'arrêtât jamais et l'image des miroirs pourrait se poursuivre alors jusque dans l'infini. Un obstacle pourtant : le tigre.*

On pense aussitôt à Jorge Luis Borges : en raison de la perspective narrative abyssale, comme pour la fascination exercée par le mammifère carnassier.

G.W. : – Je n'y avais pas pensé. Pour vous dire la vérité, je connais assez peu l'œuvre de Borges.

F.D. : Je ne connais que deux auteurs qui sont fascinés à ce point par le tigre : vous et Borges.

G.W. : – Je l'ignorais.

[Nous poursuivons notre conversation entre silences, sourires et gorgées de vin blanc.]

F.D. : La vertu n'est-elle rien d'autre qu'une *malbonnête complaisance* ?

G.W. : – Nous ne sommes pas faits pour la vertu.

F.D. : Mais pensez-vous que l'on puisse être respectueux les uns des autres sans être vertueux ?

G.W. : – Absolument ! Et c'est là-dessus que se base mon comportement. On me reproche mon égoïsme puisque je refuse les enfants, mais je trouve cet égoïsme infiniment moins virulent que celui des femmes qui croient avoir tous les droits parce qu'elles ont pissé un gosse. Je suis égoïste, certes, mais je pense toujours à renvoyer l'ascenseur. Je m'efforce toujours de fermer les portes sans bruit, de ne pas répandre de mauvaises odeurs... Il y a des gens qui s'en foutent.

F.D. : Vous écrivez : *La vérité est la part du discours passé sous silence.*

G.W. : – C'est une phrase qui a dominé toute ma vie et mon compagnonnage avec Justus Wittkop.

F.D. : Jugez-vous cela regrettable ?

G.W. : – Non, c'est un état de fait.

F.D. : Dans l'interview que vous avez accordée à Jérôme Garcin, vous dites (je cite) : *J'ai vécu pendant quarante ans avec un homme qui me laissait toute ma liberté et avec qui j'avais une telle complicité que l'on pouvait se raconter nos aventures respectives. Mais il mettait une seule condition : que mes penchants sadiens restent secrets, que rien ne transparaisse de ma nature virile et décadente dans notre vie sociale...*

G.W. : – Pensez que mon mari était né en 1899 ! Il était très libertin mais.... Nous allons en commander un autre : c'est peu, un petit verre de vin.

F.D. : Volontiers.

G.W. : – Justus voulait qu’une certaine face soit gardée.

*Sérénissime assassinat*

### **Du fond des miroirs.**

F.D. : Dans une courte présentation de votre récit, vous prévenez le lecteur en ces termes : *Le recours à l'économie universelle dans l'espace concave, ce temps-espace infrangible que puérilement nous voulons ajuster à nos mesures, ne permettant aucun développement et, par ailleurs, toute traduction des notions temporelles étant vouées à l'échec, il faut bien se résoudre aux artifices d'une chronologie n'obéissant qu'à l'imaginaire. Tout raccourci, toute condensation, ne parvenant à exclure la pulvérisation, l'éclatement, on aura conscience de l'infirmité s'attachant aux datations.* Avant de poursuivre par l'expression de votre idée du destin : *Une progression toutefois réside dans le crescendo vers la catastrophe, l'usure de la corde prédestinée à rompre ; suivie de ces mots qui exaucent mes prières littéraires : Dans le double régime du récit, les scènes ne se recouvriront pas à la manière d'un palimpseste mais plutôt comme des diapositives nettement lisibles et jouant à concorder.*

Là encore, on pense à Borges, aux merveilleuses perspectives ouvertes par les découvertes de la théorie quantique, aux arcanes fascinants de l'ésotérisme gnostique...

G.W. : – Et je ne le savais pas... comme Monsieur Jourdain qui ne savait pas qu'il parlait en prose !

F.D. : Exactement ! Moi ça ma...

G.W. : – Touchée.

F.D. : Beaucoup.

### **Conclusion ; séparation.**

#### **Sur un air d'Arcangelo Corelli...**

F.D. : Vous vous qualifiez de *libertine cosmopolite*. Qui d'autre aujourd'hui, à votre avis, peut s'enorgueillir de ce titre ?

G.W. : – Je suis trop peu au courant de la vie de mes contemporains, je ne peux citer personne.

Dehors, il se met à pleuvoir.

F.D. : Vu le succès des deux ouvrages que vous avez publié en janvier, pensez-vous encore que *les hommes libres ne font pas carrière* ?

G.W. : – Oui... À vrai dire, si le succès était arrivé il y a dix ans, quand j'étais vraiment très saine et plus vigoureuse que je ne le suis maintenant, il aurait été mieux venu. Mais enfin, c'est mieux que rien ! J'espère vivre encore quelques années pour en profiter !

[Les parapluies éclosent rue Delambre.]

F.D. : Vous n'aimez pas les enfants, en avez-vous souffert ? Vous l'a-t-on cruellement reproché ?

G.W. : – Vous savez, pour m'offenser, il en faut beaucoup. Il est impossible de m'humilier. Je suis très sûre de moi intérieurement.

[L'enregistrement du premier disque numérique est terminé ; j'en glisse un second dans l'appareil, lequel – bleu métallisé – plaît beaucoup à Gabrielle.]

F.D. : Qu'est-ce qui vous fascine tant dans le XVIII<sup>e</sup> siècle ?

G.W. : – Tout. Le désir de liberté.

F.D. : Que reprochez-vous à celui qui commence ?

G.W. : – Le conformisme et le *gâtisme parental*, pour reprendre l'expression de mon ami Nikola Delescluse. L'autre jour, au supermarché, une vieille femme, une femme de mon âge - mais alors vraiment vieille, à tous points de vue - m'a dit : “ J'ai toujours vécu pour les autres, qu'est-ce que j'ai eu de la vie ? ” J'ai été cruelle, je n'aurais pas du dire ça, mais je lui ai répondu : “ C'est votre faute. ”

[J'ai envie d'une cigarette, mais Gabrielle – qui a cessé de fumer - préfère que je m'abstienne.]

F.D. : Peut-on espérer lire un jour *La Marchande d'enfants*, manuscrit inédit que vous qualifiez de *pédophilosadique* ?

G.W. : – J'ai signé le contrat avec Bernard , il est enthousiasmé !

F.D. : Ne craint-il pas la censure du *politiquement correct* ?

G.W. : – “ Nous assumerons ”, dit-il. Moi, je ne veux pas aller en taule à mon âge...

F.D. : Vous vivez à Francfort depuis de nombreuses années...

G.W. : – En Allemagne depuis 1946, à Francfort depuis douze ans.

F.D. : Vous qui êtes une grande voyageuse, quel (s) mot(s) choisiriez-vous pour chacun de ces lieux : Nantes ?

G.W. : – J'ai quitté Nantes à dix-sept ans et j'y suis retourné il y a une dizaine d'années. Nantes m'évoque le passage Pommerai, cher à Pierre de Mandiargues, un auteur que j'aime énormément. C'est une ville intéressante où l'on mange très bien.

F.D. : Paris ?

G.W. : – La rue de Seine, où Justus et moi nous sommes cachés pendant l'occupation.

F.D. : L'Italie ?

G.W. : – Venise, surtout Venise.

F.D. : New York ?

G.W. : – L'unique parent qui me reste, du côté maternel, habite New York, mais je n'y ai jamais mis les pieds. Je sais qu'il y a des musées prestigieux, mais je n'ai jamais eu envie d'y aller.

F.D. : Je vous remercie, Gabrielle.

G.W. : – J'espère ne pas vous avoir déçue, Felicita.

[Gabrielle Wittkop me tend sa carte, un parchemin gris-beige de dix centimètres sur cinq.]

## **[Encadré]**

### **Œuvres de Gabrielle Wittkop en langue française**

*Le Nécrophile*, Régine Deforges éd., 1972 ; *La Musardine*, 1998.

*La Mort de C.* suivi de : *Le puritain passionné*, Christian Bourgois éditeur, 1975 ; Verticales, 2001.

*Les Rajahs blancs*, Presses de la renaissance, 1986.

*Hemlock*, Presses de la renaissance, 1988.

*Les Départs exemplaires*, Éditions de Paris, 1995.

*Almanach perpétuel des Harpies*, Patrice Thierry éditeur, 1995.

*Sérénissime assassinat*, Verticales, 2001.